

XYZ. La revue de la nouvelle

La deuxième fois

Bertrand Bergeron



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1997). La deuxième fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 28–31.

La deuxième fois

Bertrand Bergeron

Tout ceci est inventé, cela va de soi. Aussi j' imagine une scène, je l' imagine puisque tout ici est affaire de désir.

Un homme, l' âge mûr depuis un moment, et précisément à cet âge où il devient raisonnable de croire que ce n' est pas la fin, les enfants bien sûr il y a les enfants, mais en même temps reste sa vie à soi, celle qu' on devient le seul à...

Les enfants, non pas qu' il s' agisse là de quelque chose de négligeable, pas plus que ce deuil, à quel moment au fait ? Sait-on si l' on s' en est vraiment remis ? Et puis la vie qui continue comme poussée devant soi, malgré soi, les enfants grandissent, toujours là, c' est certain, mais qui s' inventeront au travers d' histoires différentes. Alors qu' il y a eu cette interruption, les gens disent « deuil » comme s' ils savaient alors qu' on est père, avec cette maturité dont tous témoignent et cette habitude qu' on a prise, par affection, par amour, d' assumer seul à présent cette continuité dans la vie d' autres, ceux qu' on nomme les enfants. Seulement il y a soi, l' homme, celui qui est père, mais que le mot père ne recouvre pas complètement.

Ainsi, malgré la situation, ou plutôt parce qu' on en a fait le tour, au travers de ces questions dérisoires qui venaient, chacune à son tour, chacun dans son style, « Est-ce que tu m' aimes quand même, papa ? tu prendras soin de nous même si maman ?... », bien sûr il a fallu affronter pour chacun cette question, trouver la réponse qui convienne. N' en reste pas moins que malgré le deuil, la vie qui ne semble pas toujours savoir ce qu' elle fait, on est demeuré un homme, c' est-à-dire un être qui, une fois le deuil assumé, n' empêche que, malgré les tempes qui grisonnent, le travail qui accapare, on est demeuré un être désirant, un homme privé des étreintes folles, salutaires.

Bien sûr il y eut cette idée des bars, des hasards généreux. Mais que peuvent ces rencontres d'un soir suivies de réveils avec celles dont on aurait pu être le père, qui n'attendent que cela, avec ce regard prêt à tous les enseignements quand c'est la complicité qu'on cherche, un être à greffer à sa vie, à son désir, à son histoire ? Aussi finit-on par s'apercevoir de ces évidences auxquelles il faudra se rendre, plus folles que ces « Comment t'appelles-tu ? Tu viens souvent ici ? »

Des évidences folles, peut-être, mais sur quoi peut-on fonder de tels jugements quand la vie vous a enlevé celle avec laquelle... ces enfants, et vous qui demeurez un homme ? Alors va pour ce qui, aux yeux des autres installés dans le confort de passions sans accidents, va pour ce qui pourrait passer pour un leurre.

À ce moment, on se prend au jeu des petites annonces dans le journal local, une lecture d'abord moqueuse, puis cette habitude hebdomadaire, de plus en plus régulière, de moins en moins moqueuse, celle des annonces de rencontres. Cependant aucun de ces textes, mieux vaut en convenir, aucun ne cadre vraiment avec ce qu'on attend, ce qu'on espère.

De là à rédiger trois ou quatre lignes, à déboursier dans l'espoir qu'une femme, pas n'importe laquelle, les lise, ait l'audace de donner suite, il n'y a que quelques scrupules, une retenue de plus en plus atténuée au fil des semaines. C'est un peu comme de jeter à la mer un message dans une bouteille. Comment, dans ces conditions, ne pas s'étonner de recevoir une lettre apparemment quelconque, comment ne pas être pris de court par cette réponse qui semble convenir ! C'est à croire que la mer, les miracles, c'est à croire n'importe quoi... Sauf qu'à présent, reste à en assumer les... conséquences.

Et si l'on choisit un hôtel, de préférence la salle à manger d'un grand hôtel pour lieu de la première rencontre, ce n'est certes pas affaire de snobisme. On parie sur l'improbable, complice de ce détournement du hasard. D'ailleurs, on ne se l'imaginer plus, elle, quelconque. Déjà, la calligraphie soignée ou

alors, le timbre hésitant de la voix au téléphone, quelque chose de la nouvelle histoire, qui sait ? Les désillusions répétées conduisent à la prudence, il suffira de le taire !

Au juste, qu'y aura-t-il à taire ? Sinon la tactique : on a gravi l'escalier du hall, bien avant l'heure fixée pour le rendez-vous, on s'est dissimulé derrière une colonne, histoire de s'assurer que la vie ne s'entêterait pas à vous jouer de vilains tours, à faire de vous le perdant de tous les paris ?

Et si, cette fois, c'était autrement ? Si, celle à laquelle vous avez fixé rendez-vous, s'il s'agissait de cette femme-là, élégante, jeune dans sa maturité, un sourire ouvert, vous savez bien celui que les gens de cet âge calculent mais qui, à elle, lui échappe tout doucement, comme on se souvient de la beauté des filles qui ne se savaient pas belles ? Si c'était elle ?

Vous aviez raison, vous dites-vous. L'homme en vous n'était pas dans l'ombre, même dissimulé derrière la colonne en haut de l'escalier, quand, retenue mais si élégante dans son sourire, ses gestes, sa tenue, son maquillage, vous vous prenez à songer à de la porcelaine, vous l'avez vue qui s'informait à la réception, à l'entrée de la salle à manger, vous l'avez vue, croyant à une méprise de votre part, l'homme en vous, celui qui descend l'escalier en direction de cette inconnue, vous aviez raison, cet homme est vivant, père peut-être, avec son histoire peut-être, mais homme à présent au moment où ses yeux à elle se posaient partout, n'importe où, cherchant non pas un homme mais un regard, quand vous lui disiez, comme si vous veniez de nulle part, mais certain de ne pas faire fausse route, quand vous avez inventé pour elle cette phrase si peu commune dont maintenant, vous ne sauriez vous souvenir. Que lui avez-vous dit, au juste ?

Vous vous êtes trouvée ridicule de répondre à cette annonce. Apparemment, quand vous vous êtes informée à la réception de l'hôtel puis à la salle à manger, vous avez cru qu'on s'était moqué de vous. Puis un homme a descendu l'escalier, il s'est avancé vers vous, et sa première phrase — vous êtes la première

à vous reprocher cet oubli —, vous avez été prise de court, gênée, ravie.

Mais aujourd'hui, vous affirmeriez d'emblée que la beauté des histoires est crédible dans les romans, les films, dans votre histoire, parce que cette fois-là, vous avez croisé cet espoir au bas d'un escalier, cet homme qui, tout en lenteur, s'approchait de vous avec l'assurance et la retenue qu'on ne trouve que dans les livres, les songes. Vous vous en voudriez d'admettre que, bien au delà de sa tenue impeccable qui vous a fait vous dire « Je rêve, je suis encore une jeune femme, une petite fille, malgré les enfants, ma vie... », vous vous en voudriez d'admettre l'effet que sur vous, le timbre de sa voix a produit. De toute façon, quand il s'est approché, vous ne vous imaginiez pas que c'était lui qui vous avait donné rendez-vous. Vous avez cru, soyez franche, à une méprise, à cette enfant marquée par l'histoire, qui ignore ce qu'elle fait, croit encore aux contes pour enfants. Comment dire ce qui, chez lui, vous a d'abord touchée ? Le timbre de sa voix, son odeur quand il s'est approché, retenu mais sûr de lui, il vous a simplement tendu la main. Il vous a donné l'envie d'être belle, d'inventer ces choses impossibles. Pourtant, vous saviez dès lors que la vie ne doit rien à personne, que rien d'autre que la croyance et l'acharnement, parfois... comme il le sait, également.